



Communication & Influence

N°121 - Avril 2021

Quand la réflexion accompagne l'action

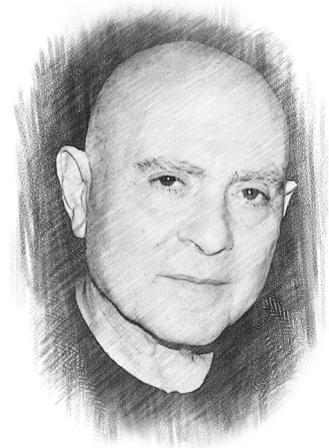
Guerres perdues et reflux de l'Occident : les clés mentales qui paralysent la puissance. Le décryptage de Gérard Chaliand.

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

Des guérillas au reflux de l'Occident (*Passés/Composés*, 2020), est un livre-témoignage qui met en perspective un demi-siècle d'immersion au sein des mouvements de libération et/ou révolutionnaires sur notre planète. Il est le fruit de l'expérience du stratège et géopoliticien Gérard Chaliand, l'un des meilleurs spécialistes au monde de ces questions. Issu de l'extrême-gauche anticolonialiste, il livre ici ses mémoires et réflexions sur le basculement du monde, qui voit aujourd'hui surgir la Chine et ses voisins comme un nouveau pôle de puissance planétaire, en même temps que s'effondre un Occident rongé par son mal-être, qui refuse de se battre et s'enferme dans ses illusions. Pour lui, les raisons de notre faiblesse et de notre reflux sur la scène internationale sont à chercher avant tout dans les processus mentaux qui ont modifié en profondeur notre manière de penser et d'être-au-monde.



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Gérard Chaliand pointe notre refus du réel comme une faiblesse majeure. Résultat, le monde occidental manque aujourd'hui de trois vertus-clés, à savoir la lucidité, le courage et la ténacité.

La dimension mentale, qui permet ce reflux de l'Occident que vous décrivez, semble devoir être pris en compte de manière prioritaire pour expliquer le processus. Est-ce à dire qu'une puissance n'est rien si elle n'est pas sous-tendue par une volonté politico-stratégique et l'affirmation d'une certaine manière d'être-au-monde ?

Dès la première guerre du Golfe (1990-1991), j'avais souligné l'importance de la dimension sociale de la stratégie. L'année 1991 avait en effet vu surgir des paramètres nouveaux en matière de conduite des combats. En premier lieu, l'importance de la manipulation puisque c'était désormais

CNN qui nous expliquait ce que nous devions comprendre. Cette manipulation des esprits avait été engagée dès avant la guerre, avec une ambiance psychologique de guerre chaude qui se déployait très loin du théâtre concerné, impliquant mentalement de fait les populations occidentales dans la préparation d'un conflit qui allait se dérouler à plusieurs milliers de kilomètres de chez elles. Parallèlement, on annonçait un conflit avec 0 mort, slogan qui visait à faciliter l'engagement armé dans les esprits (quand bien même, dans les faits, les états-majors avaient prévu des milliers de *body-bags*



pour rapatrier les corps des soldats du camp occidental). En fait, il n'y aura "que" 300 morts (dont certains victimes de *friendly fires*...) du côté des 35 Etats (dont quelques Etats arabes) qui se situaient dans la coalition menée par les Etats-Unis. En réalité – et ce fut la première fois depuis la longue histoire de la guerre – on ne donna surtout pas le nombre des pertes adverses, tant celles-ci auraient paru disproportionnées aux yeux des populations occidentales. En effet, selon les services spéciaux britanniques, les pertes irakiennes se seraient élevées à 70.000 morts, estimation

Nos mentalités ont évolué. Le rôle joué par le couple information/communication est dès lors primordial et modèle les esprits. Désormais, le stratège ne peut plus compter sur l'appui actif de la population. Bien au contraire, il lui faut prendre en compte ses peurs.

basse. A la fin de cette guerre de 45 jours, le président Bush avait pu clamer *America is back!* Entendu : le syndrome vietnamien est dépassé. Il faut effectivement revenir à cette guerre du Vietnam américaine pour voir le début de cette évolution du regard occidental par rapport à la guerre et aux pertes humaines qu'elle implique. En 1975, avec la chute de Saïgon, un changement très net s'opère. Les opinions publiques occidentales ne supportent plus de voir leurs troupes perdre ne serait-ce que quelques hommes. Alors qu'il faut se souvenir de ce qu'étaient les pertes lors des guerres précédentes... Il y a donc là bel et bien une rupture dans les phénomènes de perception en matière militaire. Ce changement de sensibilité rend désormais l'arrière plus fragile et plus important, donc s'imposant au centre des soucis des stratèges davantage que les soldats eux-mêmes, lesquels connaissent les risques du métier. Ce fait produit des bouleversements majeurs dans l'architecture qui nous intéresse ici. Nos mentalités ont évolué. Le rôle joué par le couple information/communication est dès lors primordial et modèle les esprits. Désormais, le stratège ne peut plus compter sur l'appui actif de la population. Bien au contraire, il lui faut prendre en

Nous vivons dans un théâtre d'ombres, nourris de faux-semblants, avec un constant déni du réel qu'alimente la pensée dominante.

compte ses peurs, qui s'accroissent encore avec l'émergence du terrorisme, lequel cause beaucoup plus de dégâts psychologiques que matériels. Ce basculement, les "médiavendeurs-d'angoisse", surtout ceux qui diffusent de "l'information" en continue, l'ont bien compris et, *nolens volens*, contribuent largement à amplifier le phénomène. A ce triste constat s'ajoute l'attitude des dirigeants occidentaux qui ne savent faire que du compassionnel là où il conviendrait, au contraire, d'appeler au courage et à une posture réactive. Non, on est en plein dans le pathos médiatique avec fleurs, bougies, marches blanches, interviews de veuves et parents éplorés, exhibant notre faiblesse et donnant ainsi à l'adversaire toute satisfaction. La victimisation est d'ailleurs devenue un mode de référence politique. A titre personnel, je suis issu d'une famille arménienne, donc héritier d'un génocide ayant eu lieu au début du XX^{ème} siècle. Mais je me refuse absolument à m'en parer pour m'exhiber en victime. Or aujourd'hui, c'est l'attitude inverse qui prévaut dans la sphère communicationnelle occidentale, avec une course insensée à la victimisation, chacun prétendant être davantage

victime que son voisin. Or, dans le reste du monde non-occidental, les paramètres de pensée et de manière d'être-au-monde ne sont pas les mêmes. Aux yeux de ces peuples, nous apparaissions comme les apeurés du monde. A cela s'ajoute notre vieillissement. L'effondrement démographique de l'Occident s'impose d'ailleurs comme un paramètre-clé pour bien saisir le problème que nous étudions ici. Au début du XX^{ème} siècle, ceux qu'on appelait alors les "Blancs" représentaient approximativement 1/3 de la population mondiale quand, aujourd'hui, les Occidentaux ne "pèsent" plus qu'entre 12 et 14%, les seuls Européens d'Europe étant quant à eux sur un étiage d'environ 7%. Quand l'Occident comptait hier 4 jeunes pour 2 vieux, on recense désormais 2 jeunes pour 2 vieux. Comme les réformes sociales qui auraient été indispensables n'ont jamais été menées, nous courrons au déclassement. Il y a trois générations, l'espérance de vie chez nous était de 49 ans, elle s'élève à présent à 79 ans. On a donc gagné 30 ans de vie, et pourtant, on se refuse à travailler au-delà de 65 ans, alors qu'on est en général en bonne santé. Bien sûr que tous les problèmes sociaux non pas été éradiqués, mais prenons les choses dans leur globalité. Force est de constater qu'en France, nous vivons dans notre cocon – ô combien prospère malgré tout – et en paix depuis plus de 70 ans, ce qui est absolument inédit dans l'histoire du monde.

Pourquoi tous ces facteurs ne sont-ils pas pris ouvertement et véritablement en compte par les stratèges occidentaux ?

L'univers de nos décideurs politiques ne se caractérise pas par une vertu qui semble désormais oubliée, à savoir le courage. C'est le moins que l'on puisse dire ! Quel politique de haut rang aurait l'audace de dresser froidement un état des lieux réel de la situation de la France et d'avouer que nous sommes bel et bien en phase de déclassement ? Les stratèges, eux, savent qu'il y a une démobilisation et une perte de volonté patente de la part d'une population qui opère un déni de réalité, qui veut encore et toujours consommer plus et vivre sur un mode hédoniste. Nous vivons dans un théâtre d'ombres, nourris de faux-semblants, avec un constant déni du réel qu'alimente la pensée dominante.

Cela ne date pas d'hier. En effet, il faut se souvenir qu'en 1990, lorsque l'Union soviétique s'est effondrée par inertie bureaucratique, il y a eu l'illusion d'une période de paix mondiale où nous avons continué à vivre à l'abri du parapluie militaire américain sans nous soucier en aucune manière de préparer l'avenir, sans observer les évolutions réelles du monde et la montée en puissance des émergents, en premier lieu la Chine. Or cette dernière s'impose désormais comme une puissance globale, économique et financière, et non une simple rivale spatiale ou militaire comme le fut la défunte URSS. Et au-delà de la seule Chine, ce sont aussi les Etats de l'Asie extrême-orientale qui connaissent une progression fulgurante, Singapour, la Corée du Sud, le Vietnam, Taïwan, etc. Les stratèges français savent tout cela. Mais quelle est leur capacité, leur liberté, de réflexion d'abord et d'action ensuite ?

Nous nous cachons à nous-mêmes ce que nous sommes devenus. Qu'on le veuille ou non, notre monde européen manque aujourd'hui de trois vertus majeures, à savoir la lucidité, le courage et la ténacité. Sans réappropriation et remise à l'honneur, en théorie et surtout en pratique, de ces points-clés, nous continuerons à perdre en puissance et à refluer...

EXTRAITS

Les nouveaux visages de la guerre

Il nous a semblé intéressant, à l'issue de l'entretien qu'il nous a accordé, de faire réagir Gérard Chaliand à la dernière édition de Communication & Influence, laquelle avait Raphaël Chauvancy comme invité¹, à l'occasion de la sortie de son dernier livre Les nouveaux visages de la guerre (VA Editions, janvier 2021). Ce numéro portait justement sur la question de la définition de la guerre systémique². Gérard Chaliand en a profité pour donner un beau coup de chapeau au jeune officier supérieur des Troupes de Marine. Extraits.

Gérard Chaliand, que conviendrait-il de faire selon vous pour rétablir un couple puissance-influence susceptible de remettre la France au rang des puissances qui comptent réellement ?

En préambule, je dirai que par paresse ou lâcheté, nous nous appuyons sans cesse sur la béquille technologique. Notre monde occidental se caractérise d'ailleurs par un véritable fétichisme technologique sur lequel il se défait pour éviter de prendre les décisions qui s'imposent, la technique étant ainsi supposée assumer le rôle que nous n'avons pas envie de remplir. Or, qu'est-ce qu'une armée parfaite sur le papier et les tableurs Excel, solidement équipée, si elle n'a pas au cœur l'essentiel, à savoir la volonté de combattre ? On peut entraîner, équiper et payer toutes les armées que l'on veut, si cette faculté première qu'est la volonté de combattre n'est pas là, c'est peine perdue. Cette question se pose aussi pour nous : voulons-nous combattre, autrement dit voulons-nous en premier lieu nous confronter à la réalité, qu'il nous faut accepter sans faire de déni ? Cela implique en premier lieu une réflexion lucide couplée à une certaine manière d'être-au-monde, qui sous-entend elle-même la capacité à faire preuve de courage. En France, c'est ce qui nous manque, en particulier dans les sphères dirigeantes. Nous sommes, et c'est très net, une société ankylosée et explosée. Qu'est-ce qui nous réunit en réalité sur le fond ? Y a-t-il un projet commun ? Y a-t-il une volonté, un désir de vivre et d'accomplir un destin commun ? Posons-nous la question.

Pour rétablir ce couple puissance-influence que vous évoquez, il convient d'abord de faire l'effort de se regarder sans complaisance dans un miroir. Et accepter le diagnostic de notre rapport au réel, ce qui implique d'avoir le courage de tenir un langage de vérité. Oui, nous sommes en déclassement. Oui, la guerre, ce sont des hommes qui meurent pour la patrie. Oui, le monde est dangereux. Or nous n'avons pas été à la hauteur de la situation et ne savons pas faire preuve d'adaptation. Nous sommes lourds, incapables d'engager des mutations qui seraient indispensables, vivant en vase clos, en refusant de voir le réel tel qu'il est.

A ce titre, pensez-vous, comme Raphaël Chauvancy qui fut l'invité de Communication & Influence du mois de mars 2021 pour son livre Les nouveaux visages de la guerre, que la guerre informationnelle, comme construction de connaissance, est de portée stratégique et que, comme telle, "c'est bien le tissu humain avec sa volonté et ses capacités qui se situe au cœur des problématiques de puissance." ?

Raphaël Chauvancy a tout à fait raison de mettre l'accent sur les enjeux de la guerre informationnelle, ceux-ci sont sans doute l'une des facettes les plus importantes des nouveaux visages de la guerre. Les Russes comme les Chinois sont visiblement conscients des enjeux, car avec l'économie, l'information entre dans les paramètres-clés de la guerre de demain. La guerre proprement dite, dans l'acception classique du terme, en particulier sous son volet nucléaire, est certes possible, et à ce titre doit bien sûr être intégrée dans les perspectives stratégiques. Mais il existe de multiples paramètres à prendre en compte car la guerre de nos jours est par nature polymorphe. La compétition violente va de plus en plus se faire via le cyber, la pénétration économique et bien sûr les très subtiles stratégies d'influence. Je rappelle à ce sujet que j'ai toujours plaidé pour que l'on parle de "pouvoir feutré" lorsque l'on évoque les techniques de *soft power*. Or ce pouvoir est d'autant plus redoutable qu'il n'apparaît pas de prime abord comme un pouvoir perçu en tant que tel.

En ce sens, Raphaël Chauvancy a raison d'évoquer tout à la fois le concept de guerre systémique et le rôle-clé du tissu humain. En intégrant l'outil militaire dans le cadre plus vaste de la guerre systémique, il anticipe le cadre global des conflits à venir. A quoi sert d'avoir un outil militaire sophistiqué si l'on n'a pas pris en compte les questions économiques et informationnelles, voire communicationnelles ? Il ne faut pas se cantonner au seul plan tactique et technique, il convient bien plutôt de saisir la logique intime des systèmes qui cherchent à nous concurrencer, à nous nuire voire à nous dominer. On peut très bien perdre une guerre sans avoir tiré un coup de feu, si l'on a été neutralisé en amont par la guerre économique ou par des manœuvres informationnelles. A ce titre, l'outil militaire peut apparaître dans certaines configurations comme secondaire.

1/ Voir *Affrontements informationnels et guerre systémique : le décryptage de Raphaël Chauvancy*, Communication & Influence n°120, mars 2021 - http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_mars_2021_Raphael_Chauvancy.pdf

2/ Concept développé initialement par Christian Harbulot, fondateur et directeur de l'EGE, Ecole de guerre économique. Sur ce sujet, voir le n°111 de *Communication & Influence* de mai 2020, *La guerre économique systémique comme grille de décryptage*. http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_mai_2020_Guerre_syst%C3%A9mique_CGE.pdf

Pour ceux des lecteurs qui s'intéressent aux travaux de Gérard Chaliand, ils pourront consulter avec profit le numéro 82 de *Communication & Influence*, en date d'avril 2017 : *Conflits, guérillas et insurrections... violence, puissance et influence : le décryptage de Gérard Chaliand*, téléchargeable sur : http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_avril_2017_Gerard_Chaliand.pdf

EXTRAITS

Le déclin d'une influence française, aujourd'hui entre impuissance et arrogance

Dans son dernier livre (Des guérillas au reflux de l'Occident, op. cit.), Gérard Chaliand consacre un chapitre à la France, plus particulièrement sous l'angle de sa perte de puissance et d'influence, reprenant un texte qu'il avait écrit sous pseudonyme en 2000. Un diagnostic qui demeure d'une imperturbable réalité.... Extraits des p. 70 à 73.

"Depuis le début de la crise de mutation que nous traversons – symboliquement datée à partir d'octobre 1973 (crise pétrolière) –, nos dirigeants quels qu'ils soient se sont installés dans l'impuissance en attendant la reprise économique. La France officielle souffre d'un double handicap. Le sentiment d'avoir beaucoup compté et de compter beaucoup moins qui se traduit par une crispation sur la francophonie et sur un refus de réformer l'Etat et le secteur étatisé, sauf quand il est devenu impossible de faire autrement.

"Aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'étranger on nous trouve arrogants et peu dynamiques. L'obsession du rang de la France et de son prestige paraît chronique, et on ne sait pas si elle répond à l'attente de l'électeur ou à l'idée que l'Etat se fait de la place que la France devrait occuper. La fin de la guerre froide, la réunification de l'Allemagne, la remontée relative de la Grande-Bretagne nous ont desservis depuis une décennie et c'est à grands frais que la France se veut présente sur l'ensemble des théâtres, même lorsqu'elle n'a pas les moyens de sa politique ou qu'elle n'arrive pas à percevoir les gains politiques et économiques des moyens qu'elle a mis en œuvre.

"La France entre en scène de façon théâtrale mais livre rarement la marchandise annoncée, ce dont même les Latino-Américains ont fini par se rendre compte, eux qui, pourtant, vouaient en général à notre pays une admiration très grande. Nul doute que les jugements portés par les Britanniques et leur presse manquent singulièrement, à l'égard de la France et des Français, de *fair play*. Cependant, nous n'irritons pas seulement les Anglo-Saxons. Le mépris dans lequel nous tenons certains de nos voisins, les Suisses, par exemple, pour ne rien dire des Belges, est connu. Nous ne manquons pas non plus d'un certain paternalisme à l'égard de nos cousins québécois.

"Mais le dédain qu'expriment naturellement les puissants – n'est-ce pas le cas des politiciens américains d'aujourd'hui ? – est devenu dans notre cas une attitude anachronique. L'image de la France s'est-elle dégradée ou y a-t-il eu une réévaluation plus en rapport avec les réalités ? Depuis trente ans que le pays n'est plus conduit par un homme d'Etat de grande envergure, les pressions économiques ont rendu nécessaires des réformes souvent ajournées dont la plus importante, celle de l'Etat, n'a jamais été abordée tandis que les mœurs politiques nous rapprochent de sociétés où l'état de droit a peine à se reconnaître. [...]"

Une prétention usurpée à l'universalisme

"Vus de l'étranger proche, c'est-à-dire d'Occident, trop souvent les Français se caractérisent par un souci éperdu de séduire à tout pris et par une crainte malade du ridicule, sans doute issue de la tradition des salons où l'assassinat se pratiquait aussi par le verbe. Notre prétention à l'universalisme ne peut que paraître usurpée si l'on a séjourné ou, mieux, travaillé dans d'autres pays. Les étrangers issus de sociétés industrielles qui ont à traiter avec des hauts fonctionnaires constatent à la fois leur compétence et la lourdeur d'une machine bureaucratique dont personne n'est responsable et tout le monde complice. Ceux qui ont affaire aux gens des médias et plus particulièrement de la télévision ne peuvent que constater un mélange d'arrogance et d'inorganisation où les secrétaires sont employées non à aider la communication mais à la bloquer. [...] Perçue des Etats-Unis – bien qu'il n'y ait pas qu'une seule perception américaine, loin de là – la France en tant qu'Etat a des prétentions largement au-dessus de ses moyens. Non qu'il soit illégitime d'être en désaccord avec les Etats-Unis, encore faut-il pouvoir s'y opposer de façon efficace. Or la gesticulation paraît davantage nous convenir aujourd'hui que la détermination. Nos actions sont-elles pensées en termes de gain politique ou de prestige ? Le rang de la France n'est pas une stratégie mais une prétention. Savons-nous recueillir les dividendes des actions que nous engageons ? C'est à cette aune qu'on est jugé, non aux attitudes ou aux déclarations. Nous ne sommes pas latins au sens que Rome donnait à ce terme, du temps où l'Empire savait être efficace et laconique. Bien que nos ambassades soient présentes à peu près partout sur la planète, la politique que nous menons est ressentie comme bien peu présente dans maints pays d'Asie, à l'est de l'Iran et jusqu'au Japon, soit sur le plan économique, soit sur le plan culturel. L'observateur un tant soit peu attentif perçoit, au fil des décennies, notre rétrécissement."

Pour conclure : un pays où pullulent les éléments brillants...

Pour clore ses "Regards sur la France", Gérard Chaliand pointe "l'omnipotence d'un Etat irréfutable dont la caste qui le compose au sommet pullule d'éléments brillants mais dont la somme ne produit que des résultats modestes, faisant craindre que la menace majeure de notre pays aujourd'hui est moins à l'extérieur que dans nos propres pesanteurs", (p.76 et 77). Trait intéressant à noter : Gérard Chaliand renvoie après l'expression "éléments brillants" à une note (7) en fin de volume (p.636) qui vaut la peine d'être ici rapportée : "Brillants, certes, puisque c'est le compliment le plus communément décerné en France aux sujets doués mais auxquels on ne demande ni solidité ni caractère. La proportion de ceux qui pensent seuls sans céder au carriérisme ou à l'esprit du temps est, comme toujours, réduite."

EXTRAITS

"Notre monde manque de courage, de volonté et de ténacité"

Le réseau Gens de Confiance est en France un réseau social de premier plan (1 million de membres) qui met en relation des particuliers, pour des échanges de biens ou de services, la confiance entre les membres étant assurée par un astucieux système de parrainage. Au-delà des prestations qu'il favorise, ce réseau produit une Lettre mensuelle de réflexion, Socle (acronyme pour Société, Confiance & Liberté), un peu semblable à Communication & Influence, qui entend "mener une réflexion de fond sur le rôle de la confiance, en tant que socle de nos sociétés humaines" [<https://gensdeconfiance.com/fr/socle>].

Chaque mois, une personnalité livre ainsi sa conception du concept de confiance. En ce mois d'avril, nos agendas se sont recouverts puisque Gens de Confiance a choisi de donner la parole à Gérard Chaliand, pour l'interroger sur le rôle que joue la confiance dans les mouvements de libération et/ou révolutionnaires, et autres guérillas. Nous reproduisons – avec l'aimable autorisation de l'auteur et du réseau Gens de Confiance – la page 4 de cette Lettre. Pour Gérard Chaliand, nous devons opérer une mutation en profondeur si nous voulons que renaisse la confiance. Pour ce faire, et en toute lucidité, trois paramètres sont indispensables : courage, volonté, ténacité.

"Gérard Chaliand, votre dernier livre Des guérillas au reflux de l'Occident (Passés/Composés, 2020) dresse un constat tragique de l'univers occidental, que vous estimez être sur le déclin, notamment par manque de lucidité et de courage. Peut-on dire que d'une certaine manière, l'Occident a perdu confiance en lui ? De quoi souffre notre monde ? Et que conviendrait-il de faire pour redresser la situation ?

"Précisons d'emblée que le reflux de l'Occident n'est pas un point de vue, mais un constat. Si ce constat est volontiers partagé, en revanche, on évoque peu ses causes et ses conséquences. En ce sens, il est clair que nous autres Européens avons du mal à reconnaître et à accepter notre déclassement, lequel est notamment apparu au grand jour avec le surgissement de la pandémie l'an dernier, qui a manifesté nos faiblesses structurelles, en particulier notre déficit en matière d'organisation et de capacité d'adaptation. Depuis déjà fort longtemps, nous avons manqué de courage pour procéder aux réformes nécessaires, pour ouvrir les yeux et mobiliser nos propres populations. À quelques rares exceptions près, le courage n'a pas été la marque première de ceux que l'on nomme nos décideurs... En d'autres termes, nous sommes maintenant confrontés à une crise générale marquée par notre absence de réalisme et surtout de volonté. Or qu'est-ce qui compte davantage dans un conflit, qu'il soit civil ou militaire, que la volonté d'aboutir ? La preuve par le terrain : au cours de ma longue carrière, j'ai vu des armées bien équipées et bien entraînées, qui cependant ne remplissaient pas leur mission. Pourquoi ? Simplement parce qu'elles manquaient de l'essentiel, à savoir la volonté de combattre. À l'inverse, d'humbles paysans, même peu armés mais nombreux, tenaces et unis, décidés à mourir s'il le fallait plutôt que d'accepter la fêrule de l'autre, se sont révélés en mesure de changer la donne et de remporter la victoire, du moins de mettre en échec un adversaire que l'on pensait omnipotent.

"Alors oui, pour répondre à votre question, il est clair que notre monde manque de courage, de volonté et de ténacité. Les Britanniques pendant le Blitz ou les Nord-Vietnamiens sous les bombardements massifs des Américains ont fait preuve de ces vertus. Nous devrions aujourd'hui avoir le courage de nous regarder en face. Nous nous targuons volontiers d'être un pays donneur de leçons, au titre d'un passé extraordinaire, mais que sommes-nous vraiment aujourd'hui ? L'un de nos graves défauts, me semble-t-il, est notre arrogance conjuguée à un manque total de lucidité, tant sur nous que sur le monde qui nous environne. À rebours de ce que nous vivons en France ou en Europe, les États-Unis se sont mieux adaptés et ont adopté une posture défensive, plus en accord avec les réalités de la géopolitique contemporaine. On doit au moins reconnaître au président Donald Trump d'avoir su faire ce constat lucide. Les Américains conservent ce que nous paraissions ne plus avoir, à savoir un dynamisme et une capacité de rebond liés à la volonté. Sans doute y a-t-il là des raisons historiques, consubstantielles à leur passé de pionniers, qui se sont lancés dans la bagarre en ne comptant que sur eux-mêmes, animés par un idéal matériel visant à réussir ici et maintenant, avec une éthique du travail très différente de l'état d'esprit français, c'est le moins que l'on puisse dire...

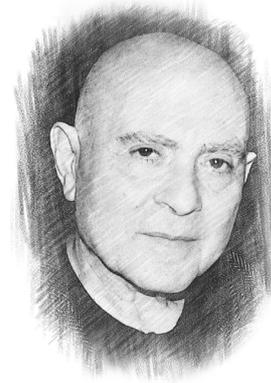
"Ce constat que je dresse, après un demi-siècle de vie à évoluer au sein des conflits à l'échelle mondiale, est la conséquence d'un changement tectonique dans l'architecture du monde, où, notamment, l'Asie extrême orientale surgit avec une puissance inouïe, remettant en cause le statu quo planétaire établi au cours des trois derniers siècles. Ainsi l'Occident est-il en train de vivre un reflux gigantesque, dont il n'a pas forcément conscience à l'heure présente. Pourquoi ? Le constat est simple. Nous avons perdu le désir collectif de faire, de créer, d'avancer... en un mot, nous avons perdu confiance en nous-mêmes. Comment susciter le retour à ce désir de puissance au sein d'une population vieillissante, à la démographie chancelante, dopée à un consumérisme à haute dose conjugué à un individualisme forcené, et refusant jusqu'à la notion même de risque ?... Ce n'est pas là être pessimiste, mais simplement lucide. On ne trouvera l'antidote qu'en dressant un diagnostic correct. En ce sens, il n'y aura de sursaut vital que si nous retrouvons confiance en nous-mêmes et en notre destinée."

Télécharger la Lettre dans son intégralité : <https://gensdeconfiance.com/fr/lettres-socle/lettre-socle-13.pdf>

BIOGRAPHIE

Né de parents arméniens le 15 février 1934 à Etterbeek, près de Bruxelles, Gérard Chaliand s'est imposé comme l'un des meilleurs spécialistes des conflits, présentant l'originalité d'être tout à la fois un homme de terrain et un universitaire respecté tant par ses pairs que par les experts de ces questions. Stratégiste, géopoliticien et historien de la guerre, il a ainsi connu au cours du dernier demi-siècle la plupart des mouvements insurrectionnels qui se sont déployés en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Issu de l'extrême-gauche anticolonialiste, il est reçu favorablement par les "camarades" des mouvements de libération et/ou révolutionnaires, dont il dissèque tant les modes de fonctionnement que les logiques intimes. Il fait ses premières armes en Guinée-Bissau en 1964 puis au Vietnam en 1967, deux théâtres d'opération qui le marqueront beaucoup. On le retrouve ensuite pêle-mêle en Colombie, Jordanie, Liban, Israël, Erythrée, Kurdistan iranien, Afghanistan, Salvador, Pérou, Philippines, Sri Lanka, Birmanie, Haut-Karabakh, Azerbaïdjan, Géorgie, Cachemire, Sri Lanka, Irak... Il participe aussi aux expéditions géographiques du navire *La Boudeuse* en Insulinde et en Mer Rouge, en Amazonie brésilienne et colombienne, en Polynésie, à Madagascar et en Afrique du sud...

Ces expériences de terrain lui donnent une autorité légitime dans ses enseignements. Docteur en Sciences politiques de l'université de Paris-V Sorbonne, Gérard Chaliand a enseigné à l'ENA et à l'Ecole de guerre. Il a été conseiller du Centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères, puis directeur du Centre européen



d'étude des conflits, et a oeuvré avec la Fondation pour la recherche stratégique. Très présent à l'international, il donne encore aujourd'hui des conférences à Harvard, Berkeley, UCLA, Montréal, Singapour, Bogota, Le Cap, Salamanque, Manchester, Sussex, Vladikavkaz (Nord Ossétie), Erbil, Suleymanieh (Irak), Tbilissi...

"Clair, direct, particulièrement lucide, très expérimenté, original, à la fois engagé et courageux." : c'est en ces termes élogieux qu'Hubert Védrine décrit Gérard Chaliand dans son tout nouveau *Dictionnaire amoureux de la géopolitique* (Plon, 2021). Et celui qui fut Secrétaire général de l'Elysée sous François Mitterrand puis ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Lionel Jospin, ajoute : "Après avoir suivi de près de nombreux mouvements de libération nationale et guérillas "tiers-mondistes" des années 50 et 60, Gérard Chaliand est devenu [...] un des meilleurs géostratèges contemporains". De fait, Gérard Chaliand a beaucoup publié. Parmi ses ouvrages, Hubert Védrine en recommande trois : *Anthologie mondiale de la stratégie* (Robert Laffont, Bouquins, 1990), *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental* (Odile Jacob, 2016), et le plus récent, *Des guérillas au reflux de l'Occident* (Passés Composés, 2020).

Gérard Chaliand avait déjà donné un entretien à *Communication & Influence* en avril 2017, sur le thème *Conflits, guérillas et insurrections... violence, puissance et influence* – voir : http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_avril_2017_Gerard_Chaliand.pdf

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Gérard Chaliand va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes



Quand la réflexion accompagne l'action

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACTS

France (Paris) : +33 (0)1 47 09 36 99

North America (Toronto) : +00 (1) 416 845 21 09

South America (São Paulo) : + 00 (55) 11 8354 3139

www.comes-communication.com